

Book Reviews

Bensaude-Vincent, Bernadette, Blondel, Christine (dir.): **Des savants face à l'occulte (1870–1940)**. Paris, Ed. La Découverte, 2002. 231 p. (Sciences et Société). € 17.50. ISBN 2-7071-3616-6.

Les études surprenantes le sont souvent parce qu'elles innovent d'un point de vue méthodologique ou parce qu'elles se proposent de parcourir des territoires insolites. Ces deux raisons convergent dans l'ouvrage dirigé par B. Bensaude-Vincent et Ch. Blondel. Résultat d'un colloque qui s'est tenu à la Cité des sciences et de l'industrie (Paris) en 1999, les études qu'il rassemble explorent les relations inattendues et longtemps passées inaperçues entre les scientifiques et le merveilleux, depuis le dernier tiers du XIX^e siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Nombreux sont en effet les scientifiques qui alors, par passion, par scepticisme, par curiosité ou simplement parce que ce genre d'interrogations fait partie de l'air du temps, ouvrent un espace d'investigation et d'échanges traversant des zones frontalières «entre les espaces privé et public, entre les salons, les laboratoires et les journaux, où se croisent les enjeux et les intérêts de la culture populaire et de la culture savante» (p. 8). Zones frontalières également occupées par un positivisme qui déploie sa «volonté de faire science» (I. Stengers) vers une phénoménologie témoignant de nouvelles formes de mysticisme fleurissant dès le milieu du XIX^e siècle, sous le regard ambivalent de la psychologie, de la physiologie et de la physique. Ces trois disciplines deviendront dominantes à la fin du siècle et nombre de leurs membres éminents tentent de «naturaliser» l'occulte dans leurs cadres théoriques et instrumentaux.

Longtemps, aux yeux de l'histoire, ce défi a pu paraître anodin, voire anecdotique, face à la marée d'innovations scientifiques et techniques apportées par cette seconde modernité scientifique. Mais les études rassemblées dans cet ouvrage – ainsi que d'autres qui se multiplient depuis quelques années sur ce même thème – montrent que ce jugement rapide a été posé sans compter avec au moins deux bouleversements majeurs qui caractérisent cette époque du savoir. Bouleversement phénoménologique tout d'abord. Dès les années 1870, le monde scientifique – comme la culture populaire qui découvre la science par la vulgarisation – est traversé par des interrogations tenaces sur les limites de la perception que la physiologie, comme celle de von Helmholtz, met en évidence; sur les nouveaux états de la matière et les nouvelles frontières du monde naturel que les récentes découvertes de la physique déplacent du côté de l'invisible; sur la nature, l'extension et la «matérialité» du «psychisme» qui nourrissent les débats aux croisements de la psychologie dynamique naissante, de la psychiatrie et des «études psychiques». Bouleversement épistémologique ensuite. Les innovations instrumentales, comme la photographie et, plus largement, les nouveaux instruments graphiques inventés par des savants comme E.-J. Marey opèrent un tour-

nant vers un idéal d'«objectivité mécanique» (L. Daston) qui semble permettre de pallier la «suggestibilité» des chercheurs régulièrement mise en cause dans les évaluations de ces «phénomènes limites».

L'intérêt des neuf enquêtes constituant l'ouvrage vient aussi de leurs auteurs, choisis parmi les chercheurs français qui, chacun sur son terrain particulier, ont largement contribué à défricher ce territoire, à la croisée de l'histoire des sciences et de l'ethnographie historique. Mentionnons en particulier N. Edelman (*Voyantes, guérisseuses et visionnaires en France: 1785–1914*, Paris: A. Michel, 1995), J. Carroy (*Hypnose, suggestion et psychologie: l'invention de sujets*, Paris: Presses universitaires de France, 1991), P. le Malefan (*Folie et spiritisme: histoire du discours psychopathologique sur la pratique du spiritisme, ses abords et ses avatars [1850–1950]*, Paris: L'Harmattan, 1999) et B. Méheust (*Somnambulisme et médiumnité: [1784–1930]*, Le Plessis-Robinson: Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, 1999, coll. Les empêchements de penser en rond, 2 vol.).

Francesco Panese, Lausanne

Brulhart, Armand: **Du mal de Saint-Antoine à Belle-Idée**. 2 siècles de psychiatrie à Genève, 1800–2000. T. 1 1800–1950. Genève, Georg, HUG, 2002. 289 p. Ill. SFR. 62.–. ISBN 2-8257-0784-8.

Arc-bouté sur l'idée forte que la psychiatrie est écartelée depuis ses origines entre enfermement et liberté, philanthropie et nécessité de gestion rationnelle, idéalisme et réalisme, voilà un ouvrage qui entend jeter enfin les lumières de l'approche historique sur l'institution psychiatrique genevoise depuis ses origines jusqu'à 1950, et, non sans condescendance, dépasser «l'impression de provincialisme» offerte avant lui par les quatre brochures historiques parues au cours du XX^e siècle. D'où l'architecture générale du volume, organisé de façon délibérément non linéaire, pour tenter peut-être d'échapper à la logique déterministe et défensive que Brulhart croit lire dans les histoires précédentes: «C'est plusieurs fils conducteurs qu'il faut donc suivre pour se faire une idée complexe des deux institutions «modernes» consacrées à Genève aux aliénés», soit l'asile des Vernets, ouvert en 1839, auquel succède celui de Bel-Air, ouvert en 1900. Du coup, par la force du système décimal des dates, cet ouvrage (commandé à l'occasion du centenaire de l'Asile de Bel-Air en 2000, date à laquelle aurait dû paraître l'ouvrage) se constitue à son tour en tant que commémoration, qu'un auteur citant Foucault et quelques autres, ne saurait évidemment écrire dans le même esprit que 50 ans auparavant. Il s'agira ainsi de parler, successivement, du contexte local: «Du politique et de l'économique, du social et du juridique, du religieux» (chapitre qui s'attache aux débats relatifs à l'établissement d'un asile des aliénés à Genève au début du XIX^e siècle, mais qui ne poursuit pas l'analyse ultérieurement); du bâti: «Sites et architectures des asiles d'aliénés genevois» (chapitre d'histoire architecturale qui profite largement du travail de dépouillement et d'analyse accompli par des travaux antérieurs); de «La vie des malades» (chapitre organisé en chronique, avec de très longues citations extraites des «journaux d'observations» et rapports divers de l'établissement); de la médecine proprement dite: «Théories et pratiques psychiatriques» (chapitre articulé pour l'essentiel, selon les méthodes de l'historiographie

traditionnelle, autour de la production écrite et publiée des médecins chefs de l'établissement); et enfin, du «Monde infirmier» (chapitre soucieux de réhabiliter l'histoire de la profession infirmière et d'en démontrer l'active présence au sein de l'établissement, ainsi que de décrire les activités agricoles, les aspects de gestion). Le seuil chronologique est fixé à 1950, et un deuxième ouvrage, constitué de contributions d'auteurs divers, devrait suivre, comblant la période ultérieure (le choix de cette date n'est pas explicité: tournant des mentalités?, fin du renfermement?, arrivée des neuroleptiques?, début d'un âge d'or?, le lecteur risque de se trouver renvoyé à toutes sortes d'idées reçues).

Comparativement, les chapitres consacrés à la vie des malades et au monde infirmier sont indéniablement plus originaux – encore qu'il s'agisse là de thématiques relativement convenues en histoire de la psychiatrie (Brulhart aurait eu avantage à consulter l'abondante historiographie anglo-saxonne à ce sujet). L'intention louable de vouloir renoncer à l'ordonnement chronologique et échapper ainsi à une trop belle, mais trompeuse linéarité, fait certes courir le risque de l'éclatement du propos. C'est pourtant moins cette image d'une psychiatrie complexe et impossible à ordonner sous la seule logique de la médicalisation qui suscite l'impression d'incohérence que le décalage entre l'ambition proclamée et les manques de la réalisation effective. En dépit de toutes ses déclarations liminaires, l'auteur, pas plus que ses prédécesseurs, ne manque de multiplier les jugements de valeur à l'emporte-pièce et parfaitement condescendants: «Inutile de revenir sur l'article un peu niais [d'un psychiatre des années 1920] sur Jean-Jacques Rousseau, il y a heureusement plus sérieux.» (p. 184) De tels jugements, particulièrement marqués dans le chapitre sur les théories et pratiques psychiatriques, vont tout droit à l'encontre de la méthode de contextualisation censée soutenir la réflexion, et entachent d'anachronisme l'interprétation des événements désignés comme particulièrement cruciaux, comme l'affaire Demole (un psychiatre soupçonné en 1923 d'être de connivence avec l'industrie pharmaceutique), considérée comme «un recul de l'éthique médicale, [qui] même s'il était le fait d'une minorité de médecins et psychiatres, n'était pas de nature à rassurer l'opinion publique» (p. 187). Le propos se voit ainsi détourné de thématiques qui auraient rendu la réflexion autrement plus féconde. Le manque est flagrant, par exemple, en ce qui concerne les rapports de l'établissement et de la cité – rien n'est dit sur les psychiatres installés en ville, ou sur les rapports de l'établissement avec les autres hôpitaux et cliniques du canton: du coup l'hôpital psychiatrique apparaît comme une monade, isolée, autonome, soumise à ses propres lois et à son devenir interne. Rien, en outre, n'est tiré des petits trésors d'archives relevés par l'auteur au cours des années de recherche accordées pour la réalisation de l'ouvrage: liste des ouvrages contenus à la bibliothèque (on pourrait y relever les principales tendances, les lacunes, les orientations diverses, et reconstituer ainsi une lecture de la psychiatrie européenne), tableau des médecins aliénistes (l'étude de leur parcours ferait émerger l'histoire d'une spécialité), tableau des traitements et médicaments enregistrés de 1800 à 1960 (une passionnante histoire de la thérapeutique pourrait s'en dégager), tableau des infirmiers et infirmières (dont l'analyse pourrait révéler un pan tout à fait original d'histoire sociale). La réalisation matérielle du volume, enfin, frappe par son luxe: elle fera bien des envieux parmi les historien/nes de la médecine, souvent condamné/es à travailler dans de très précaires conditions. Dans ce cas, le mandataire (soit les Hôpitaux universitaires de Genève) n'a pas lésiné sur les moyens: soutien généreux à la

recherche, photos superbes, format imposant, papier de qualité helvétique. Bref, on regrette d'autant que le projet de dépolissage proclamé par l'auteur ne nous entraîne guère plus loin que les commémorations assumées comme telles par ses prédécesseurs. Sans doute faudra-t-il attendre un autre jubilé pour que, à l'image de l'homme figurant sur la couverture (un maçon, un malade, un infirmier, enlevant les barreaux d'une fenêtre), l'institution ait l'occasion de s'affranchir des idées préconçues qui continuent de grever son histoire.

Vincent Barras, Lausanne et Genève

Diokles von Karystos. – Van der Eijk, Philip J.: **Diocles of Carystus**. A collection of the fragments with translation and commentary. Leiden, Boston, Köln, Brill, 2000/2001. 2 vols. (text and translation/commentary; Studies in Ancient Medicine, 22/23). € 107.–; \$ 131.– (vol. 1); € 89.–; \$ 109.– (vol. 2). ISBN 90-04-10265-5 (1); 90-04-12012-2 (2). ISSN 0925-1421.

Dass es angesichts der Bedeutung, die Diokles von Karystos (auf der Insel Euböa), der in der Antike als jüngerer Hippokrates bezeichnet wurde und dessen Ruhm kaum hinter dem des Hippokrates zurückstand, in der Geschichte der antiken Medizin einnimmt, seit Max Wellmanns Ausgabe *Die Fragmente der sikelischen Ärzte Akron, Philistion und des Diokles von Karystos* (Berlin 1901) keine moderne, die neu hinzugekommenen Texte einbeziehende Ausgabe und vor allem keinen Kommentar gab, mag in erster Linie damit zusammenhängen, dass von der Vielzahl der Schriften des Diokles (vgl. die Liste der sicher bezeugten Titel in Bd. 1, XXXIII–XXXIV) keine einzige erhalten ist, sondern ihr Inhalt aus oft schwer zu deutenden Zitaten bei anderen Autoren rekonstruiert werden muss. Hinzukommt, dass Werner Jägers einflussreiche Untersuchung *Diokles von Karystos. Die griechische Medizin und die Schule des Aristoteles* (Berlin 1938), in der Jäger Diokles als Schüler des Aristoteles zu erweisen suchte, der bis ca. 260 v. Chr. lebte, den Blick der Forschung auf Fragen der Chronologie und mögliche Berührungen des Diokles mit dem Peripatos lenkte (vgl. z.B. das Lemma Diokles [6] in *Der Neue Pauly*, Bd. 3, Stuttgart/Weimar 1997, Sp. 610–613). Eine Neuausgabe der Fragmente und insbesondere eine gründliche Kommentierung stellen also seit langem ein Desiderat der Forschung dar, Philip J. van der Eijk hat diese Forschungslücke in bewundernswerter Weise mit seiner zweibändigen kommentierten Ausgabe (mit englischer Übersetzung der Fragmente) geschlossen.

Wichtig sind van der Eijks Vorbemerkungen zu den Kriterien, nach denen er seine Ausgabe erstellte (Bd. 1, X–XIV). Im Unterschied zu Wellmann nimmt van der Eijk nicht nur die eindeutig als Zitate aus Diokles in den Trägertexten gekennzeichneten Fragmente auf, sondern auch Texte, in denen Diokles zwar nicht ausdrücklich als Autor genannt ist, deren Zuweisung an Diokles jedoch eine gründliche Analyse der Trägertexte nahelegt, die jeweils im Kommentarteil geleistet wird (vgl. z.B. Fr. 27, 33 und 180 mit dem jeweiligen Kommentar). Im Gegensatz zu Wellmann, der die einzelnen Fragmente bestimmten Schriften des Diokles zuzuweisen versuchte, stellt van der Eijk sie nach thematischen Kriterien zusammen – eine Vorgehensweise, die angesichts der in der Regel problematischen Zuweisung zu einzelnen Schriften auf

alle Fälle zu bevorzugen ist. Da es häufig unmöglich ist, zwischen Testimonium und Zitat zu unterscheiden, verzichtet van der Eijk sinnvollerweise auf diese in Fragmentausgaben sonst übliche Differenzierung.

Im Kommentarteil (Bd. 2) gibt van der Eijk zunächst zu jedem Fragmente eine kurze Zusammenfassung, bevor er den Trägertext analysiert, d.h. den Kontext, in dem das Fragment eingelagert ist, erschliesst. Diese Analysen sind von unschätzbarem Wert für die Interpretation der Fragmente, da es die unterschiedlichen Intentionen, mit denen ein Autor Diokles zitiert oder erwähnt, zu berücksichtigen gilt. Der eigentliche Kommentar der Fragmente enthält alles, was der Benutzer erwartet: die Erklärung der zahlreichen Eigennamen, die medizinhistorische Einordnung und die Diskussion der Spezialliteratur.

Van der Eijk hat eine mustergültige kommentierte Ausgabe vorgelegt, die nicht nur Medizinhistoriker interessieren wird, sondern in gleicher Weise Philosophen und Philologen. Ihm sei für die enorme Arbeit gedankt!

Bernhard Zimmermann, Freiburg i. Br. (D)

Dolivo, Adrien: **La pharmacie vaudoise au temps de la prépondérance radicale 1845–1945**. Liebefeld, SGGP/SSHP c/o Schweiz. Apothekerverein, 2000. 519 p. Ill. (Veröffentlichungen der Schweizerischen Gesellschaft für Geschichte der Pharmazie, 21). SFr. 56.–. ISBN 3-9520758-8-4; ISSN 0255-6693.

Déjà auteur d'un petit ouvrage sur les pharmacies vaudoises entre 1945 et 1995, Adrien Dolivo publie ici sa thèse de doctorat en pharmacie. On a affaire à une perspective descriptive un peu chaotique (par exemple un chapitre introductif sur le cadre politique et économique au milieu de l'ouvrage) et la publication fourmille d'informations intéressantes pas toujours très bien ordonnées. Malgré ces remarques concernant la construction de l'ouvrage, on trouve une documentation qui permet de reconstituer la trajectoire du corps des pharmaciens vaudois, notamment grâce à l'utilisation des archives de la Société vaudoise de Pharmacie (SVPh).

A la fin du XVIII^e siècle, le pouvoir bernois réorganise les professions soignantes et promulgue une ordonnance pour les apothicaires du Pays de Vaud (1789), qui fait d'eux les uniques producteurs et vendeurs de médicaments autorisés au public. Dès lors, l'histoire de la profession est marquée par la volonté de conserver cet acquis, dans une perspective qui rappelle parfois les corporations médiévales, et de défendre une position privilégiée de fournisseur de médicaments durant toute la période étudiée, voire au-delà, dans un contexte socio-politique et économique de plus en plus difficilement contrôlable.

Il faut, en effet, d'abord compter avec l'arrivée du libéralisme économique, qui se traduit par l'adoption de la liberté d'établissement pour les pharmaciens diplômés (1851), alors que le nombre d'officines était jusque-là limité par la clause du besoin. De plus, la loi fédérale sur les professions médicales de 1877 permet le libre établissement des pharmaciens en Suisse. La libéralisation se double d'une meilleure organisation de la formation, avec l'ouverture d'une première école spécifique dans le cadre de l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich (1855). Dans le canton de Vaud,

l'Académie de Lausanne donne des cours de pharmacie dès les années 1860, avant que ne soit fondée l'École de pharmacie (1873). Cette ouverture de la profession entraîne malgré elle a des effets numériques très importants. Jusque-là, le nombre d'officines était stable: on en dénombre 21 en 1798 (soit près de 6860 personnes par officine) et 27 en 1845 (7025 pers./off.). Les pharmaciens établis défendent leur position auprès du Conseil de Santé et du Conseil d'Etat, et s'opposent à l'installation de concurrents, notamment à Lausanne dans les années 1820 et 1830. Avec la libéralisation, la densité s'accroît très rapidement: il existe 83 pharmacies en 1900 (3390 pers./off.) et 131 en 1945 (2260 pers./off.).

Mais surtout, c'est l'industrialisation de la production de médicaments et la naissance de l'industrie pharmaceutique qui révolutionnent la profession en faisant que les pharmaciens deviennent des revendeurs et non plus des producteurs, ou de moins en moins. L'émergence de spécialités pharmaceutiques nécessite une réaction des pharmaciens, qui doivent s'imposer comme les seuls intermédiaires entre l'industrie et le public. Ils mettent sur pied la Société pour la Réglementation (1920) dans le but de contrôler les prix, ainsi que la Collaboration pharmaceutique (1927), l'actuelle Galenica, pour la distribution des médicaments.

Avec cet éloignement progressif de la fabrication, il devient plus difficile de défendre une position privilégiée. A cette perte de justification, on oppose une politique corporatiste de plus en plus dure envers ceux qui cassent les prix de vente, tels que les droguistes, les pharmacies coopératives, installées dans le canton en 1905, et quelques moutons noirs. Ces activités lobbyistes se font à travers des associations professionnelles, tels que la SVPh et le Syndicat des pharmaciens lausannois, respectivement créés en 1873 et en 1892.

En revanche, il n'y a que peu de réaction directe face à l'industrie pharmaceutique. On aimerait en savoir plus sur les liens entre pharmaciens et industriels, notamment sur l'alliance entre ces deux milieux et le passage de pharmaciens dans l'industrie, à l'instar d'Henri Nestlé, le plus connu, mais aussi de noms moins célèbres, tels que Paul Blanc, qui devient directeur scientifique et commercial de Hoffmann-La Roche au Canada dans l'Entre-deux-guerres, Théophile Gaillard, fondateur de Chemedica en 1934, ou Joseph Panchaud, créateur d'une fabrique d'aliments pour le bétail. Une réaction collective de quelques pharmaciens est évoquée avec la création en 1900 de l'Union pharmaceutique romande, dans le but de se soustraire à l'industrie et de fabriquer des spécialités. Pourtant, cette société se mue très rapidement en grossiste. L'échec de ce projet reflète un milieu corporatiste peu acquis à l'innovation et à la libre-concurrence.

En fin de compte, Adrien Dolivo donne une image trop homogène du corps pharmacien vaudois, qui aboutit à une vision très corporatiste de la profession. Il y a pourtant plusieurs dynamiques de sortie de ce milieu traditionaliste qui sont évoquées dans l'ouvrage, comme les pharmacies coopératives, la libre-concurrence et le rapprochement de l'industrie. L'étude de ces milieux aurait pu montrer que la voie corporatiste n'était/n'est pas une fatalité, mais un choix, de la part de pharmaciens qui sont aussi souvent des notables locaux désireux de conserver des positions acquises. On rencontre en effet de nombreux établissements qui se transmettent de génération en génération, parfois depuis l'Ancien Régime. Ces dynasties de pharmaciens (Germond à Vevey, Grognez à Echallens, Martinet à Oron-la-Ville, etc.), qui ne sont pas propres au canton de Vaud, sont un frein au changement. Une approche plus sociale de la pro-

fession aurait nécessité le recours à une méthode prosopographique et à des sources autres que celles de la pharmacie. En définitive, cet ouvrage reste symptomatique d'une histoire de la pharmacie qui peine à sortir du champ strict de l'histoire des sciences, axée autour des produits et des grands hommes, comme l'histoire de la médecine l'était jusque dans les années 1970.

Pierre-Yves Donzé, Neuchâtel

Edwards, Matthew R. (ed.): **Pushing gravity**. New perspectives on Le Sage's theory of gravitation. Montreal, Apeiron, 2002. IV, 316 p. Ill. US\$ 25.-. ISBN 0-9683689-7-2.

Pushing Gravity se propose de faire le point sur la postérité d'une idée qui refait périodiquement surface quand on se propose d'*expliquer* la nature de la gravitation en recherchant un *mécanisme* au-delà du constat phénoménologique de la loi de l'attraction universelle en inverse du carré de la distance. Cette idée consiste à postuler l'existence d'un bombardement continu de tous les corps par des particules remplissant le cosmos. Un corps isolé, bombardé également de tous ses côtés, verra son équilibre maintenu; deux corps en présence, qui se feront alors mutuellement écran, seront par contre sujets à une réciproque attraction qui résulte en fait d'un défaut de poussée: c'est la raison du titre du présent ouvrage. La nature des particules responsables des chocs, ainsi que leurs modalités d'interaction avec la matière définissent autant de variantes possibles de cette idée de base dont nous retiendrons surtout une conception «passive» de la gravitation.

L'ouvrage s'ouvre sur quatre contributions historiographiques qui discutent le destin de cette idée, depuis ses origines jusqu'à ses lointains avatars proposés dans le cadre contemporain de la physique quantique et de la théorie de la relativité générale d'Einstein. La réduction de la gravitation à un effet de bombardement par des particules fut surtout popularisée par les travaux du genevois George Louis Le Sage vers la moitié du XVIII^e siècle, mais on la trouve déjà dans les conceptions moins connues de son compatriote Nicolas Fatio de Duillier à la fin du XVII^e siècle. La réception des idées de ces deux pionniers fut essentiellement négative, aucun des deux ne réussissant à les intégrer au newtonianisme comme un programme de recherche digne d'être approfondi. Le statut marginal des conceptions lesagiennes demeura en fait une constante au cours de l'histoire: affleurant occasionnellement dans les débats, elles ne surent jamais s'imposer auprès de la communauté institutionnelle des savants. Le coup de grâce de la période classique vint avec les considérations thermodynamiques du XIX^e siècle qui réduisirent à néant la tentative de renouveau par Lord Kelvin. Maxwell observa en effet que l'échauffement dû au bombardement devait rapidement conduire à une évaporation de tout corps, en manifeste contradiction avec l'expérience.

Avec l'avènement de la relativité générale, la recherche d'un *mécanisme* sous-jacent à l'attraction gravitationnelle se présenta sous un jour encore plus problématique. En effet, la théorie d'Einstein elle-même sape l'idée d'attraction en substituant à la trajectoire «droite» du corps libre de l'influence gravitationnelle une géodésique «courbe» correspondant à l'établissement d'une géométrie non-euclidienne autour du corps «attracteur». En l'absence ou en présence de la gravité, le corps obéit dans les deux cas à une même tendance inertielle: il ne subit pas d'attraction, mais suit des

géodésiques différentes selon la géométrie en présence. Cette *géométrisation* de la gravité par Einstein s'accommode mal d'une explication mécaniste à la Le Sage: là où le phénoménalisme de Newton peut admettre un prolongement mécaniste, la géométrisation des interactions caractéristique de la relativité semble totalement l'exclure. Pour pouvoir maintenir des thèses mécanistes, il faut ainsi soit réinterpréter la relativité, soit radicalement la nier. La théorie quantique offre ici une échappatoire inattendue. La dualité quantique onde-corpuscule incite à des spéculations où la quantification de la gravitation einsteinienne s'accommoderait à nouveau de particules lesagiennes, si celles-ci étaient réinterprétées comme quanta du champ gravitationnel, c'est-à-dire comme des gravitons.

Les dix-neuf contributions de *Pushing Gravity* qui suivent la section historique exploitent en majorité cette étroite marge de manœuvre qui s'offre encore aujourd'hui aux avatars des conceptions de Le Sage. Force est de constater que cette tradition n'a toujours pas acquis la pleine respectabilité institutionnelle à laquelle elle aspire depuis trois siècles. Les affiliations des auteurs témoignent du caractère hétéroclite du groupe qui cherche à se faire entendre sans hésiter, ici et là, à verser dans un certain militantisme au risque de brouiller l'objectivité de l'ouvrage. Il m'est impossible d'entrer dans le détail des arguments scientifiques présentés: une évaluation objective et sereine des thèses avancées dépasse le cadre de cette recension et trouverait mieux sa place dans une revue de physique. Je finirai donc sur une touche sociologique, en m'interrogeant sur le rôle des articles historiques présentés au début. Ils n'épuisent de loin pas leur sujet, et certains font même paraître des insuffisances qui traduisent une dose d'amateurisme. On ne peut donc considérer ce livre comme une contribution historique significative. Il ne reste alors qu'un plaidoyer en faveur d'une conception toujours à la marge, et qui semble dès lors s'offrir comme point de ralliement à toutes sortes d'aspirations, depuis d'authentiques soucis de dépassement des théories «officielles», jusqu'aux désirs de revanche sur un certain «establishment» scientifique. De ce point de vue, le recours à l'histoire semble être motivé ici par des considérations plus stratégiques que scientifiques. S'il est réjouissant que l'histoire des sciences soit reconnue comme facteur de promotion d'une tradition intellectuelle, il n'est pas certain qu'elle gagne à être ainsi utilisée.

Jan Lacki, Genève

Faltin, Thomas: **Homöopathie in der Klinik.** Die Geschichte der Homöopathie am Stuttgarter Robert-Bosch-Krankenhaus von 1940 bis 1973. Stuttgart, Karl F. Haug, 2002. VIII, 453 S. Ill. (Quellen und Studien zur Homöopathieggeschichte). € 59.95; SFr. 103.–. ISBN 3-8304-7153-X.

Un privilège des disciplines historiques est de pouvoir approcher de façon constructive certains sujets sensibles. *Homöopathie in der Klinik* en administre une preuve supplémentaire en proposant un éclairage bienvenu de l'histoire récente de l'homéopathie, cela sans jamais flirter avec la controverse – hors de propos dans ce contexte. Dans la vague des travaux hospitaliers, Thomas Faltin s'intéresse à une institution de première importance, le Stuttgarter Robert-Bosch-Krankenhaus (RBK) qui, de 1940 à 1973, aspira à être le point de convergence de la communauté homéothérapeutique.

C'est là une façon de rendre un double hommage à l'industriel et mécène Robert Bosch (1861–1942), d'une part en clarifiant la chronique d'une réalisation concrète en vue de promouvoir la thérapeutique des hautes dilutions dans l'Europe d'après-guerre, d'autre part en utilisant les archives de cet homme influent auquel l'homéopathie contemporaine doit énormément.

Au final, une étude admirable par sa précision et son exhaustivité. Rien ne manque à cette analyse minutieuse, qu'il s'agisse de l'examen pluriel des sources, des nombreuses données chiffrées ou d'une vaste revue de la littérature. Ainsi sont rappelées avec rigueur les dimensions contextuelles pouvant éclairer aussi bien la place de l'homéothérapie dans l'Allemagne du siècle dernier que, plus généralement, la contribution du RBK à l'histoire de la doctrine médicale élaborée par Samuel Hahnemann (1755–1843). Fidèlement à ce type d'historiographie comme au projet premier de cette somme, la vie quotidienne au sein de l'institution est évoquée au plus près de ce que les documents peuvent rapporter tout en étant méthodiquement confrontée aux dimensions statistiques – évolution du nombre de lits, provenance des patients, durée des séjours, et ainsi de suite.

L'important réside aussi dans l'expertise des actions de recherche du RBK. A Stuttgart ont en effet été effectuées de nombreuses études cliniques sur des humains ou des animaux. Or ce type de démarche, qui voulait s'approcher des sciences médicales orthodoxes, était loin d'être soutenu par l'ensemble de la communauté homéothérapeutique. L'auteur ne manque d'ailleurs pas de rappeler les conflits internes et autres débats qui ont pu orienter aussi bien l'accueil des patients, la recherche proprement dite ou l'enseignement prodigué à Stuttgart. L'homéopathie, faut-il le rappeler, est un terme générique recouvrant des pratiques et des projets thérapeutiques souvent difficilement conciliables. Il est alors aisé d'imaginer la vigueur des différends qui ont pu naître de la volonté, voire de la nécessité, de concilier, au nom du bien des patients alités, l'homéopathie à la médecine académique.

L'intérêt majeur de l'ouvrage de Thomas Faltin tient précisément à sa façon de montrer comment les ambitions de la thérapeutique des hautes dilutions se sont nouées, dans la douleur, avec la réalité politique, sociale et hospitalière. Ou, dit autrement, comment le goût d'une révolution médicale a dû s'arranger avec la trivialité des soins au quotidien.

Thomas Sandoz, La Chaux-de-Fonds

Gargilius Martialis, Quintus. – Maire, Brigitte: **Les remèdes tirés des légumes et des fruits**. Texte établi, traduit et commenté par Brigitte Maire. Paris, Les Belles Lettres, 2002. CXX, 241 p. (Collection des universités de France. Série latine, 367). € 40.–. ISBN 2-251-01427-6.

Grazie a Brigitte Maire disponiamo ora di un'edizione aggiornata dei *Medicinae ex holeribus et pomis* di Gargilio Marziale, un testo per il quale era necessario, finora, utilizzare l'edizione Rose del 1875. Si tratta di uno dei più antichi testi medici latini che ci sono rimasti (del III secolo d. C.), una compilazione nella quale sono esaminate le virtù terapeutiche di 60 piante e frutti. L'edizione comprende, oltre al testo

e all'apparato critico, anche la prima traduzione francese dell'opera e un commento testuale ed esegetico.

Nell'ampia introduzione sono discussi i principali problemi connessi all'opera di Gargilio. Per quel che riguarda il controverso problema dell'identità dell'autore, Brigitte Maire, riprendendo le conclusioni di Mazzini, si pronuncia a favore dell'identità dell'autore con il Gargilio vissuto in Africa nell'età di Alessandro Severo, di cui abbiamo notizie epigrafiche. Le *Medicinae*, alla luce di questa identificazione, costituiscono una testimonianza rilevante della cultura medica di un'area periferica del sec. III a. C., caratterizzata dal recupero della tradizione romana rappresentata da Plinio, ma anche dall'utilizzazione di autori greci quali Dioscoride e Galeno.

Altro problema controverso è quello delle opere attribuite a Gargilio (oltre alle *Medicinae* e al *De hortis*): Brigitte Maire nega la paternità dei frammenti agricoli *De pomis* e *De oleribus* accreditati da Rose e del frammento di veterinaria *Curae boum* (pur non escludendo che quest'ultimo derivi dall'opera di Gargilio), è scettica sulla *Vita Alexandri Severi* (di cui dà notizia l'*Historia Augusta*) e propende invece per l'attribuzione a Gargilio dello pseudodioscorideo *De herbis femininis* (ipotesi riproposta recentemente da Ferraces Rodríguez). Per queste valutazioni, l'autore si avvale di un'attenta analisi della lingua di Gargilio, di cui propone i risultati nell'Introduzione (ulteriori studi saranno consentiti dalla pubblicazione delle *concordantiae*, in corso di stampa a cura della stessa Brigitte Maire).

L'introduzione comprende ancora sezioni relative alle fonti, al pubblico a cui erano rivolte le *Medicinae* e alla fortuna dell'opera (molto utile è l'elenco dei passi in cui Gargilio è citato nel trattato arabo di 'Ibn 'Al-'Awwâm: ma su questo tema, e più in generale sulla fortuna altomedievale di Gargilio, saranno opportune indagini più approfondite).

Per quel che riguarda il testo delle *Medicinae*, la novità dell'edizione è evidenziata già dal numero dei manoscritti collazionati, 14 (solo 3 dei quali erano stati utilizzati da Rose). Per evidenziare i rapporti fra questi manoscritti, Brigitte Maire non propone uno *stemma codicum*, che ritiene sconsigliato dalla presenza di fenomeni di contaminazione, limitandosi a segnalare che i manoscritti sono raggruppabili in due famiglie (comprendenti rispettivamente 11 e 3 manoscritti). In luogo dello stemma, Brigitte Maire propone un grafico per il quale si è servita del programma informatico *Scripta 2.1*: in esso è indicato il numero di casi in cui ciascun manoscritto si differenzia dal testo dell'edizione.

Nelle scelte testuali Brigitte Maire migliora decisamente l'edizione Rose, sia nei casi in cui si è potuta avvalere di codici in precedenza non utilizzati, sia nei numerosi casi in cui resta più aderente al testo dei manoscritti, evitando gli interventi con cui Rose aveva «classicizzato» il latino di Gargilio.

Il volume appare nella tradizionale veste tipografica della Collection Budé, con la doppia numerazione delle pagine di testo e traduzione e con le *Notes complémentaires* in fondo al volume. Segnalo qualche refuso: a p. XCIV leggere 19, 7 invece di 19, 6; a p. 7 (ultimo capoverso) *post* 10 invece di *post* 9; a p. 90 (n. 13) 3, 33, 4 invece di 2, 33, 4 (anche nell'*index* a p. 229); a p. 128 l'indicazione del saggio di Contino non trova riscontro nella bibliografia.

Fabio Stok, Roma (I)

Hellénisme et Hippocratismes dans l'Europe méditerranéenne: autour de D[iamantios] Coray. Colloque tenu les 20 et 21 mars 1998 à Montpellier. Actes réunis par Roland Andréani, Henri Michel et Elie Pélaquier. Montpellier, Université de Montpellier III (Paul Valéry), Centre d'histoire moderne et contemporaine de l'Europe méditerranéenne et de ses périphéries, 2000. 304 p. Ill. Ffr. 150.–. ISBN 2-84269-383-3.

Der Aufsatzband gibt eine Tagung wieder, die am 20. und 21. März 1998 an der Universität de Montpellier III am Centre d'histoire moderne et contemporaine de l'Europe méditerranéenne et de ses périphéries stattfand. Die Tagung war Diamantios Coray (1748–1833) gewidmet, dem aufgeklärten Vertreter des neohellenistischen politischen und intellektuellen Lebens, der bedeutend und auch heute noch von Interesse ist. Coray, der aus Smyrna stammt und Bürger von Paris (1788–1833) war, ist sogleich die erste Sektion «Diamantios Coray, de Smyrne à Paris» (7–98) gewidmet. L. Drouila stellt Coray als hartnäckigen Schriftsteller, Polygraphen und Herausgeber dar (49–60), der ein vielschichtiges und umfassendes Werk hinterlassen hat. Coray war neben seinen medizinischen Studien auch an der Übersetzung medizinischer Texte vom Englischen und Deutschen ins Französische aktiv beteiligt. Hierauf geht V. Kontogianni (61–69) näher ein. Darüber hinaus engagierte er sich auch politisch, nicht zuletzt in Broschüren, in denen er seine politischen, revolutionären und liberalen Gedanken unterbreitete. Coray stammte aus einer Händlerfamilie und wuchs in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts in einer Zeit auf, in der ein Grossteil der griechischen Bevölkerung es vermochte, in einer Gesellschaft aufzusteigen, die von türkischen Eroberern dominiert war. G. Veinstein stellt eben jene osmanische Gesellschaft in der Zeit von Corays Jugend in ihrem Beitrag dar (7–19). H. Berlan schliesst hieran an (21–43) und geht auf Corays Kommilitonen näher ein. In einer zweiten Abteilung «Hippocrate et Hippocratismes du milieu du XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle (101–194)» wird der Bogen von der Mitte des 18. Jahrhunderts bis ins 19. Jahrhundert gespannt. Auf den Hippokratismus in Montpellier und in Südfrankreich geht P. Izarn (121–131) ein. Zwei Hauptgründe werden dafür angeführt, weshalb Hippokrates zwischen 1770 und 1830 besonders geehrt wurde: Erstens die Gründung der Société royale de Médecine (1776), die Umfragen über den Gesundheitszustand der Menschen machen liess, und zweitens die Umwälzung des Unterrichtswesens, die als eine Folge der Französischen Revolution zu verstehen sei. J. L. Peset wendet sich im Rahmen seines Beitrags (187–194) dann Hippokrates im Spanien zur Zeit der Aufklärung zu. Das Interesse an hippokratischem Denken wächst im 18. Jahrhundert stark an, wie dies auch für das sonstige Europa anzunehmen ist. Peset zeichnet den Weg nach, wie hippokratisches Denken seit dem 16. Jahrhundert immer mehr an Bedeutung gewinnt und transferiert wird. Der katalanische Arzt Gaspar Casal wendet sich im Rahmen seiner Überarbeitung der medizinischen Topographie in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts vermehrt auch hippokratischem Denken zu, wie dies ähnlich der gleichzeitig am Hospital von Valencia arbeitende Andrés Piquer unternimmt. In einer dritten Abteilung, welcher das sie ankündigende Zwischen- titelblatt (195f.) abhandeln gekommen ist – zumindest ist dies so in der dem Rezensenten vorliegenden Ausgabe der Fall –, geht es dann schliesslich um das Thema von «Hellénisme et hellénistes au temps de Coray» (197–302), das anhand einzelner Fallbeispiele näher verfolgt wird. F. Cadilhon stellt Hellenisten und Hellenismus am

Collège de France am Ende des Ancien Régimes dar (213–222). F. Barbier (223–264) kommt darauf zu sprechen, wie sich seit der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts griechische Händler in europäischen Metropolen niederliessen und sich der Westen wieder zunehmend für die Antike zu interessieren begann. So gelangt auch Graf Choiseul-Gouffier nach Griechenland, der über seine Reise Bericht ablegt; dieser Reisebericht gibt die Sicht eines Altertumswissenschaftlers wieder und bringt persönliche Eindrücke, Erfahrungen und Zeichnungen in den Bericht «Die malerische Reise durch Griechenland» ein. Der Band schliesst mit dem Beitrag von D. Triaire (293–302) und dem Herzog von Richelieu, der zu Beginn des 19. Jahrhunderts Gouverneur von Odessa war.

R. Andréani, H. Michel und E. Pélaquier haben einen Band herausgegeben, in dem interessante Aufsätze mit wichtigen Einzelaspekten versammelt sind, der aber kaum einen roten Faden erkennen lässt. Hierzu trägt um so mehr bei, dass weder ein einleitender noch ein ausblickender zusammenfassender Beitrag der Herausgeber dem Band beigegeben ist. Dies verwundert den Rezensenten nach der Lektüre freilich weniger, hat er selbst den Eindruck gewonnen, dass sich die Beiträge nur schwer knapp und präzise zusammenfassen lassen. Die Ausstattung des Bandes, der sich nach der Lektüre in einzelne Teile aufzulösen droht, ist in Anbetracht des stolzen Preises dürftig.

Florian Steger, Erlangen-Nürnberg (D)

Horstman, Klasien: **Public bodies – private lives.** The historical construction of life insurance, health risks, and citizenship in the Netherlands 1880–1920. (Translated by Tom Brouwers). Rotterdam, Erasmus, 2001. 211 p. € 27.–. ISBN 90-5235-156-2.

Klasien Horstman, stimulé par l'imposant courant STS (*science and technology studies*) hollandais publie ici en anglais la thèse qu'il a soutenue en 1996. Il y considère les relations entre médecine et assurances-vie en Hollande à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, ce dans l'objectif d'étudier le rôle public de la médecine. Le point de départ de son analyse est le suivant: l'on pensait alors que les sociétés d'assurance-vie étaient susceptibles de remplir un but social, à savoir d'assurer les survivants contre l'un des grands maux de l'existence laborieuse qu'est la disparition d'une force de travail. En bref, les assurances-vie apparaissaient comme un moyen de lutte contre la pauvreté. Pour ce faire, il fallait garantir la solidité financière des compagnies d'assurance-vie, ce qui s'est construit sur la base d'une sélection des candidats à l'assurance désireuse d'écartier les «gros risques». Toutefois, une telle sélection courrait le danger d'un arbitraire. C'est pourquoi l'on prétendait la fonder sur des critères scientifiques: l'expertise médicale des candidats à l'assurance et la confrontation des risques révélés aux statistiques de mortalité. A terme, ce sont les principes de sélection des risques qui devaient être revus, élargis, afin de réaliser l'objectif social escompté des assurances-vie. En ce sens, plusieurs médecins se sont résolument engagés dans le développement de cette «médecine des assurances».

En bon historien des sciences, K. Horstman étudie la manière dont se construit l'expertise médicale, pratique hétéronome (au service des assurances) et hors norme (car nouvelle) du point de vue médical. Mais aussi, il montre comment cette pratique reconfigure le corps médical et l'exercice de la médecine, ou encore de quelle manière

elle participe à la construction de catégories pratiques et concepts sociaux tels le corps, le risque, la prédiction et la prévention. Son argument se développe en quatre temps. D'abord il nous introduit à la constitution des rapports entre assureurs-vie et médecins et leurs conséquences sur la relation médecin/malade, sur la construction du corps comme corps public, ainsi que sur la mise sur pied des rôles différenciés de médecin-expert et de médecin-conseil. Toutefois, ces nouvelles pratiques vont s'avérer problématiques; c'est pourquoi K. Horstman traite ensuite *in extenso* de la normalisation de l'expertise médicale, mouvement étonnamment mené par les assureurs. Dans le prolongement, il s'intéresse à la manière dont la corporation médicale régule cette nouvelle pratique (on y comprend en particulier que la seule véritable discussion portera sur l'assouplissement du secret médical, et non sur la régulation de l'expertise elle-même). Enfin, il parle de la construction du risque via l'assurance-vie, et de la manière dont cette médecine remodèle les corps.

La richesse de cet ouvrage est le produit du point de vue de l'auteur, à savoir la pertinence accordée aux liens entre médecine et assurances-vie. Grâce à ce regard, on perçoit la durabilité de leurs effets sur la perception de la santé, du corps et du risque, sur l'exercice de la médecine, et enfin sur la structure du corps médical. Une faiblesse, cependant: la construction des rapports entre intérêts économiques, objectifs sociaux et préoccupations éthiques des compagnies d'assurance est donnée plus qu'étudiée, leurs motivations historiques restent non élucidées, et leur fragilité ne nous est abruptement révélée qu'au moment d'aborder la conclusion. Le refus des assureurs d'élargir à terme le cercle des assurés, en particulier envers ceux que le travail ou la misère rend «à risque», a remis pour partie en cause la conception (portée par certains médecins, entre autres) de la science en tant qu'instrument de politique sociale. Cette conception, me semble-t-il, traverse l'histoire des assurances privées et sociales. Prolonger cette réflexion apparaît dès lors comme une tâche souhaitable pour le renouveau de notre compréhension du champ des assurances, renouveau initié par l'approche de K. Horstman.

David Muheim, Lausanne

Kirschke, Martin: **Liebigs Lehrer Karl W. G. Kastner (1783–1857). Eine Professorenkarriere in Zeiten naturwissenschaftlichen Umbruchs**, Berlin, Diepholz: Verl. für Geschichte der Naturwissenschaften und der Technik, 2001, 450 S. € 38.50. ISBN 3-928186-56-6.

Der gewählte Titel dieser sehr umfangreichen Arbeit, die als Dissertation an der Philosophischen Fakultät I der Universität Regensburg 1999 angenommen wurde, ist ambivalent: Wird Kastner hier als Wegbereiter Justus Liebigs betrachtet, um darzustellen, welche Einflüsse etwa thematischer oder methodischer Art der Lehrer auf seinen Schüler ausgeübt hat, oder soll Kastner durch den Verweis auf Liebig von dessen unbestrittenem Renommee profitieren, indem seine wissenschaftshistorische Bedeutung neu gewichtet würde und zugleich die vorliegende Arbeit dadurch eine Legitimation erhielt?

In der Tat sieht sich der Verfasser in doppelter Hinsicht veranlasst, sein Thema und die damit verbundenen intensiven Recherchen zu begründen: Einmal fand Kastner in der Wissenschaftsgeschichte bislang kaum eigenständige Beachtung, sondern ist

vorzugsweise als Lehrer Liebigs bekannt, wobei dessen polemisch-kritisches Urteil über ihn prägend wurde. Zum anderen handelt es sich bei dieser Studie um eine Biographie, eine Literaturgattung, der gegenüber man berechnete Vorbehalte hegte infolge des oftmals sehr positivistischen, historistischen Zugangs und der Gefahren einer unausgewogenen und überschätzenden Bewertung aufgrund mangelnder Distanz zum Gegenstand.

Es wird eingeräumt, Kastner sei keine herausragende Forscherpersönlichkeit gewesen, der etwa bedeutende Entwicklungen angestossen hätte oder dem wichtige Entdeckungen gelungen seien – nach einem Bonmot ist seine «grösste chemische Entdeckung» Justus Liebig (vgl. S. 350). Und so bildet das Entree ein Zitat des 20jährigen Liebig, der mit den Naturwissenschaften seiner Zeit hart ins Gericht geht, indem er ihren philosophischen Überbau lächerlich findet und ihr Bestreben nach Systematisierung und Hypothesenbildung als völlig unangemessen verurteilt. Stellvertretend verweist er dabei auf die *Vergleichende Übersicht des Systems der Chemie* seines Lehrers, die 1821 erschienen war.

Der Verfasser tritt an, dieses negative Vorurteil, das sich vor dem Hintergrund der Entwicklung der Naturwissenschaften seit der 2. Hälfte des 19. Jahrhunderts verfestigte, zu revidieren. Er legt eine umfassende und – wie auch das Verzeichnis der berücksichtigten Archivalien verdeutlicht – auf akribischen Recherchen basierende wissenschaftshistorische Biographie vor. Anhand des roten Fadens der einzelnen Lebensstationen und Wirkungsstätten (Jena, Heidelberg, Halle, Bonn, Erlangen) wird ein sehr detailliertes und facettenreiches Bild des Wissenschaftsbetriebs in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts gezeichnet. Wir lernen Kastner als einen sehr vielseitigen Forscher und Hochschullehrer kennen, der auf der Basis eines noch als universal zu bezeichnenden Wissens sowohl die Chemie wie auch die Physik und darüber hinaus teilweise die Pharmazie als Fächer vertrat. Als Lehrer sehr erfolgreich und weithin anerkannt, verfolgte er einen richtungweisenden Ansatz, der auf die experimentellen Wissenschaften ausgerichtet war. So war Kastner an den verschiedenen Standorten jeweils hartnäckig bemüht, ein Laboratorium für Lehr- und Studienzwecke einzurichten. Seine sehr beachtliche Publikationstätigkeit umfasst zwei Schwerpunkte: Er veröffentlichte mehrere Lehr- und Handbücher zur Physik und Chemie sowie ein *Handbuch der Meteorologie* (die einzelnen Werke werden jeweils innerhalb von Exkursen vorgestellt und somit ihre Besprechung sehr sinnvoll in den Fluss der Darstellung eingefügt); zugleich war er publizistisch sehr engagiert, um eine praxisorientierte, utilitaristische Verwertung der naturwissenschaftlichen Erkenntnisse voranzutreiben und insbesondere Gewerbetreibende und Landwirte anzusprechen. Hier wird insbesondere auf die Zeitschrift «*Der Deutsche Gewerbsfreund*» (1815–1822) verwiesen, der vor allem als Kommunikationsforum konzipiert war. Flankierende bildungspolitische Vorstellungen hatten keinen Erfolg.

Zahlreiche weitere Aspekte werden dargestellt, etwa Kastners Rolle als Objekt wie als aktiv handelndes und gestaltendes Subjekt in der Hochschulpolitik, sein politisches Engagement in den Befreiungskriegen und der nachfolgenden Restaurationsphase, wobei seine Einstellung als eine national-liberale gekennzeichnet wird, schliesslich seine aktive Teilnahme am religiösen Leben. Indem der Verfasser diese verschiedenen Lebensbezüge nachzeichnet, entsteht ein lebendiges und facettenreiches Tableau der Scientific Community jener Zeit, als dessen Repräsentant Kastner unbestreitbar anzusehen ist. Seine hohe Reputation lässt sich etwa an den diversen

ehrenhaften Verpflichtungen sowie an den zahlreichen Mitgliedschaften in- und ausländischer Akademien und Gesellschaften ablesen, die Kirschke als Bewertungskriterium heranzieht.

Kastner ist geprägt von dem wissenschaftlichen Zeitgeist des frühen 19. Jahrhunderts, dem er auch verbunden blieb. Es ist die romantische Naturphilosophie, die mit ihren Prinzipien wie der organischen Entwicklung, der bipolaren Gestaltung und des analogen Aufbaus in der Natur auch die Theorie der Naturwissenschaft der Zeit vor allem in Deutschland bestimmte. Diese Tatsache nicht vorschnell als retardierendes Element und als Ursache einer deutschen verzögerten oder Sonderentwicklung zu bewerten, sondern in ihrer Eigenständigkeit ernstzunehmen, ist eine wichtige Voraussetzung dafür, um einen adäquaten Zugang zu einer Epoche der Wissenschaftsgeschichte zu finden, die sich, wie allein die Terminologie in Kastners Werken zeigt, nicht so leicht erschliesst, zumal sie von dem neuen Wissenschaftsverständnis seit der 2. Jahrhunderthälfte überlagert wurde. Kirschkes Studie hat Ansätze hierzu aufgegriffen und konsequent weiterverfolgt.

Manches gäbe es zu kritisieren. So wird dem Leser durch die teilweise allzu dichte Häufung von Details einiges abverlangt – eine intensivere Nutzung des Fussnotenapparates wäre hier wünschenswert gewesen; eine grössere stilistische Sorgfalt hätte dem Text gut getan – wiederholt findet sich bis zu 10mal pro Seite der Name Kastner (!); damit verbunden hätten zahlreiche orthographische Fehler ausgemerzt werden können. Diese kritischen Anmerkungen tun jedoch der Bedeutung der Studie keinen Abbruch: sie ist ein gelungener Versuch zur Emanzipation des Lehrers von seinem Schüler.

Irmtraut Sahmland, Gießen (D)

Mécanisme et vitalisme. Mariana Saad [et al.]. [Suivi de] **La belle et la bête.** Jacques Cottin [et al.]. Oxford, Oxford Univ. Press, 2001. 212 p. (La Lettre de la Maison française d'Oxford, 14).

La revue publiée à Oxford s'ouvre par un recueil de 7 articles consacrés au thème du vitalisme, dans ses rapports avec le mécanisme au XVIII^e siècle, fruit d'un colloque tenu en mai 2001 à la Maison française du même lieu. Le rapport entre ces deux courants philosophiques et médico-scientifiques, que le sens commun tend à opposer de façon tranchée, se révèle, après examen, autrement plus complexe. L'historiographie y relative, sous l'empreinte de quelques travaux majeurs (G. Canguilhem, A. Vartanian, J. Roger notamment), a eu longtemps tendance à envisager cette confrontation sous l'angle presque exclusif de l'histoire de la philosophie et des idées. La thèse de Roselyne Rey sur le vitalisme montpelliérain et français, tout récemment publiée à Oxford elle aussi, élargissait l'enquête en direction de problématiques d'histoire sociale et culturelle plus large. Mais la tonalité d'origine demeure prioritaire dans la majorité des études ici regroupées, provenant d'experts confirmés autant que de jeunes chercheurs. Elles tendent donc à reprendre les mêmes sources, et les mêmes auteurs de base: synthèse magistrale sur la question philosophique posée par le vitalisme et son examen comparé en Allemagne, en France et en Grande-Bretagne de la part de F. Azouvi, lecture critique de l'historiographie relative aux rapports entre mécanisme et vitalisme par A. Thomson, analyse du vitalisme (ou plus exactement

des vitalismes) de Barthez et Bordeu par D. Boury, appréciation de la dangerosité philosophique éprouvée du vitalisme (plutôt que du mécanisme) au XVIII^e siècle par T. Katairo, examen de l'influence supposée de Diderot sur Maine de Biran (A. Devarieux), forment un sous-groupe au style et aux références relativement classiques.

Deux autres travaux complètent le bouquet. Ils laissent entrevoir la possibilité d'une appréciation du vitalisme (confronté au mécanisme) dans certains de ses enjeux les plus concrets, en s'attachant à l'étude de la réception des concepts hallériens de sensibilité et d'irritabilité dans les milieux vitalistes, mécanistes et animistes en France, et portant notamment l'attention sur ces sources trop négligées que sont les thèses de doctorat et manuels médicaux (H. Steinke), ou traçant la postérité de certaines notions clés du vitalisme et du mécanisme dans les grandes entreprises éditoriales constituées par l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, l'*Encyclopédie méthodique* (série médecine) plus tardive, et du *Dictionnaire des sciences médicales* de Pancoucke, contemporain de cette dernière (C. Warman).

L'ensemble, stimulant, et véritablement animé par la passion de ses auteurs (on ne saurait s'intéresser au vitalisme sans être tant soit peu contaminé par son sujet), nous persuade tout à la fois de la complexité du thème, de son importance pour comprendre quelque chose de la médecine et des sciences de la vie depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, et surtout de la nécessité à en poursuivre l'étude.

Vincent Barras, Genève et Lausanne

Medizin und Gewissen: wenn Würde ein Wert würde. Eine Dokumentation über den Internationalen IPPNW-Kongress, Erlangen 24.–27. Mai 2001. Stephan Kolb et al. Frankfurt am Main, Mabuse, 2002. 472 S. Ill. € 39.–. ISBN 3-933050-85-5.

Der vorliegende Sammelband dokumentiert den 2001 in Erlangen organisierten 2. Kongress der «Internationalen Ärzte für die Verhütung des Atomkrieges/Ärzte in sozialer Verantwortung e.V.» (IPPNW), auch verkürzt «Ärzte für Frieden und soziale Verantwortung» genannt. Der Band knüpft thematisch an die von S. Kolb im gleichen Verlag 1998 in 2. Auflage herausgegebenen Dokumentationen über den 1. IPPNW-Kongress 1996 «Medizin und Gewissen, 50 Jahre nach dem Nürnberger Ärzteprozess» an. Der 2002 erschienene Band ist eine Auswahl, z.T. gekürzt, von Vorträgen der 140 Referenten, gegliedert in die Themen Menschenrechte (Der Nürnberger Ärzteprozess – Botschaft und Auftrag, Fotoausstellungen «Gewissenlos – gewissenhaft» und «Mit meinen fremden Augen», Patienten und ihre Selbstbestimmung, Selbstbestimmt leben, Würde – Freiheit – Sorge, Jung sein – alt sein – Mensch sein, Debatte zur Sterbehilfe, Flucht und Folter), Gesundheitspolitik (Ethik – Markt – Gesundheitswesen, Zur Zukunft der Pflege, Ethikberatung im Krankenhaus, Das Fach Ethik im Medizinstudium), Technologiefolgen (Medizin – Mensch – Fortpflanzung, Diagnosen in der Petrischale, Streitfall Stammzellen, Medizin im Mutterleib, Folgen der Gendiagnostik), und Atomausstieg – Frieden – soziale Verantwortung (Krieg und atomare Bedrohung). Jedes Thema wird von ein oder mehreren Übersichtsreferaten vorgestellt und durch Auszüge aus Referaten und Diskussionen sowie Photos und Kurzbiographien der Vortragenden, Photos vom Kongress und Buchtips oder wei-

terführende Literatur ergänzt. Unter den fast 70 Autoren und Autorinnen finden sich neben prominenten Autoren wie u.a. Jutta Limbach, Horst-Eberhard Richter und Andrea Fischer, Ärzten, Pflegenden, Psychotherapeuten und Medizinstudenten auch Wissenschaftler aus Wirtschaft, Politik, Rechtswissenschaft und Soziologie (u.a.). Ein Anhang enthält eine Dokumentation zum IPPNW-Medizinpreis für kritischen Medizinjournalismus, Pressestimmen zum Kongress, den Nürnberger Ärztekodex vom 20. 8. 1947, Informationen über die IPPNW-Regionalgruppe Nürnberg und den von dieser Gruppe erarbeiteten «Nürnberger Kodex '97».

Der vorliegende Band wird dem Ziel der Herausgeber gerecht, ein Lesebuch zu sein, das vielfältige Eindrücke der Kongresstage vermittelt und über die Arbeitsbereiche der IPPNW informiert. Viele der abgedruckten Texte geben dem allgemeinen Leser eine ausgezeichnete Einführung in die Themen und in die aktuelle Debatte vor allem in Deutschland. Die Mehrheit der Texte entspricht der kritischen Haltung der IPPNW zu aktuellen, Medizin und Forschung betreffenden ethischen Fragen, wie z. B. zu Sterbehilfe, Präimplantationsdiagnostik (PID) und unreflektierter Pränataldiagnostik als einer «Eugenik von unten». Mit Oliver Brüstle als Verfechter embryonaler Stammzellforschung und Jörg-Dietrich Hoppe als Vertreter des Diskussionsentwurfs (2000) zu einer Richtlinie der Bundesärztekammer zur PID unter restriktiven Zulassungskriterien liessen die IPPNW auch Gegner ihrer eigenen Meinung zu Wort kommen. Dies ist zu begrüßen, im Sinne des von H.-E. Richter ausgesprochenen Ziels, der Bevölkerung zu «helfen [...], sich ein besseres Bild zu machen und sich in die Debatte einzumischen» (23). In anderen Kapiteln, z.B. zur Sterbehilfe, vermisst man einen solchen Gegner (Befürworter der Sterbehilfe), dessen Argumente auch kontroverse Aspekte des kongressleitenden Begriffs der Menschenwürde hätten beleuchten können. Eine Reihe der gekürzten Vorträge hätte man gern in voller Länge gelesen.

Bernice S. Elger, Genève

Müller, Christian: **«Sie müssen an Ihre Heilung glauben!». Paul Dubois (1848–1918). Ein vergessener Pionier der Psychotherapie.** Basel, Schwabe, 2001. 192 S. Ill., Portr. SFr. 48.–; € 33.50. ISBN 3-7965-1590-8.

Christian Müller, Berner Psychiater, Psychiatriehistoriker und ehemaliger Direktor der Psychiatrischen Universitätsklinik Cery in Lausanne, hat den Berner Nervenarzt Paul Dubois (1848–1918) mit Hilfe seiner Autobiographie und dem Familienarchiv (u.a.) allgemein bekannt gemacht.

Dubois kam 1848 in La Chaux-de-Fonds als Einzelkind eines Neuenburger Uhrmachers und einer später an Paranoia und Liebeswahn erkrankten Mutter zur Welt. In Genf besuchte er das Gymnasium und war Mitschüler des später berühmt gewordenen Neurologen Déjerine, Nachfolger Charcots an der Pariser Salpêtrière. Anschließend studierte er Medizin und war Assistenzarzt in Bern. Dubois machte Bekanntschaften mit berühmten Männern der Medizin wie Heinrich Quincke, Hermann Sahli und dem späteren Nobelpreisträger Theodor Kocher. Dubois eröffnete in Bern eine Praxis und wurde 1876 Privatdozent für physikalische Diagnostik. Zuerst Allgemeinpraktiker galt sein Hauptinteresse der Psychotherapie. Er hatte auch Kontakt zu Hippolyte Bernheim, Hypnosetherapeut in Nancy. Dubois behandelte

Hysterikerinnen, Zwangskranke, Phobiker vorwiegend aber psychomatisch Erkrankte.

Was zeichnet seine rationale Psychotherapie, später «Persuasionsmethode» genannt aus? Müller ordnet sie neben der hypnotisch-suggestiven Methode und der Psychoanalyse als das dritte Psychotherapieverfahren ein. Das sokratische Gespräch sei das Wesentliche bei Dubois. Er sagt: «Die Psychastheniker schaffen sich eine Hölle durch ihre Befürchtungen und ihre Entmutigung. [...] [S]o [...], genügt es, dass eine einfache vertraute Konversation, [...], und eine philosophische Dialektik ein Lächeln auf die Lippen des Kranken zaubert.» (S. 61) Dubois war ein charismatischer Heiler. Trotz Überlastung fand er Zeit, mit den Patienten zu korrespondieren. Patienten, die er hospitalisierte, mussten sich einverstanden erklären, einen Monat keine Besuche zu empfangen. Ob Freud und Dubois sich kannten, ist nicht sicher. Dubois war mit Freuds Psychogenese der Krankheiten einverstanden, die Übertragung lehnte er ab. Paul Dubois gründete keine Schule, doch sein Gedankengut lebt weiter. Interessant ist auch, wie Müller durch die Autobiographie auf die Korrespondenz mit berühmten Zeitgenossen hinweist, so u.a. mit Herrmann Graf von Keyserling (1880–1946), einem Geschichtsphilosophen, der auf Dubois' Buch *L'éducation de soi-même* Bezug nimmt. Im weitem folgen Romain Rolland (1866–1944) und Arrigo Boito (1842–1918).

Dubois war auch an der Gründung der Schweizerischen Neurologischen Gesellschaft beteiligt, wobei die Korrespondenz mit Constantin von Monakow aufschlussreiche Details eröffnet und die Gründung des *Schweizer Archivs für Neurologie und Psychiatrie* erwähnt wird. Es folgten Details zur Organisation des internationalen Kongresses für Neurologie und Psychiatrie mit Hinweisen über bedeutende europäische Kollegen. Alle diese Bemühungen verliefen jedoch im Sand, indem der erste Weltkrieg ausbrach.

Der bibliographische Apparat mit Erschliessung verschiedenster Quellen gibt dem Buch zusätzliche Bedeutung. Insgesamt handelt es sich um ein spannendes, begeisterndes Buch. Man darf Müller dankbar sein, dass er die Persönlichkeit Dubois im ganzen Umfeld lebendig gemacht hat.

Alfred Gubser, Zürich

Neurological Eponyms. Ed. By Peter J. Koehler, George W. Bruyn, John M. S. Pearce. Oxford, etc., Oxford University Press, 2000. XIV, 386 S. Ill. Portr. \$ 59.95; £ 39.50. ISBN 0-19-513366-8.

Es handelt sich um eine englisch geschriebene, erweiterte Fassung eines erstmals 1995 auf holländisch publizierten Buches. Aufgeteilt in 5 Hauptkapitel werden 55 – von verschiedenen Autoren verfasste – unter Personennamen bekannte, neuranatomische Bezeichnungen, neurologische Phänomene bzw. Reflexe sowie Syndrome und Erkrankungen jeweils auf 5–7 Druckseiten beschrieben. Jedes dieser 55 Kapitel enthält Angaben über das familiäre Umfeld, die Biographie, die Charaktereigenschaften, die wissenschaftlichen Errungenschaften sowie photographische Abbildungen von Personen, deren Namen in einem Eponym «verewigt» wurden. Die Geschichte der einem Eponym zugrundeliegenden Entdeckung wird dabei ausführlich geschildert. Mehrere Unterkapitel enthalten auch anekdotische Sequenzen, die man in wissenschaftlichen Publikationen sonst kaum antrifft. Als Beispiel sehr persönlicher Ein-

stellung eines Verfassers kann folgendes dienen. Einer der Koautoren (V. M. Riccardi) des Artikels über die Neurofibromatose von Recklinghausen hat bereits 1982 vorgeschlagen, diese Erkrankung nicht eponymisch, sondern einfach als eine Neurofibromatosis Typ I (NF1) zu bezeichnen. Er entschuldigt sich dafür bei dem längst (1849) verstorbenen Friedrich Daniel von Recklinghausen mit folgenden Worten: «[...] we apologize to Herr Friedrich for proposing substitution of NF1 for von Recklinghausen disease. The respect and the love remain». Damit wird auch das Problem der Berechtigung eponymischer Bezeichnungen im allgemeinen angesprochen. Aus mehreren Beiträgen des Buches geht hervor, dass einige Krankheitsbilder bzw. Phänomene, die den Namen eines bestimmten Autors tragen, nicht von ihm selbst oder nicht erstmals von ihm beschrieben wurden. Robert Wartenberg (1887–1952) machte auch 1945 darauf aufmerksam, dass sehr viele pathologische, nach dem Namen ihrer «Entdecker» genannte Phänomene lediglich Modifikationen der bereits früher bekannten sind. Dies betrifft ganz besonders die unzähligen Varianten des Babinskischen Zeichens. Dazu kommt, dass manchmal die gleichen Erkrankungen bzw. Symptome in verschiedenen Ländern unterschiedliche Namen tragen. Die amyotrophische Lateralsklerose (ALS), die den europäischen Neurologen unter dem Eponym «Charcotscher Erkrankung» bekannt ist, wird in den USA «Lou Gehrig's Disease» genannt. Dies nach dem Namen eines bekannten, an der ALS erkrankten Baseball-Spielers.

Das Buch über die neurologischen Eponyme kann sowohl als ein neurologisches Repetitorium als auch ein Nachschlagwerk bezeichnet werden. Der Rezensent hat es mit Spannung, mit grossem Interesse und mit Genuss gelesen. Er zweifelt nicht daran, dass dies auch bei anderen Neurologen der Fall sein wird. Dieses Werk ist aber auch sehr empfehlenswert für andere klinisch orientierte Mediziner und für Medizinhistoriker. Es enthält nur sehr wenige Druckfehler bzw. unvollständige oder irrtümliche Literaturangaben. Fraglich erscheint die Zuordnung der Jacksonschen Epilepsie im Kapitel «Symptoms and Signs», das u.a. solche relativ einfache Zeichen wie das Fromentsche bzw. das Lhermittesche enthält. Die Jacksonsche Epilepsie würde eher in das Kapitel «Diseases and Defects» gehören. Diese kleine Mängel sind aber kaum als bedeutungsvoll zu werten und vermindern keineswegs den Wert dieses hervorragenden Buches.

Kazimierz Karbowski, Muri b. Bern

Pfister, Christian (Hrsg.): **Am Tag danach: zur Bewältigung von Naturkatastrophen in der Schweiz 1500–2000**. Bern, Paul Haupt, 2002. 280 p. Ill. SFr. 58.–; € 36.–. ISBN 3-258-06436-9. Vom selben Autor in französisch herausgegeben (Le jour d'après). ISBN 3-258-06455-5.

Naturkatastrophen sind Ereignisse, die das menschliche Leben oder seine Grundlagen dramatisch zerstören. Sie treffen eine Gemeinschaft derart, dass die Überlebenden auf fremde Hilfe angewiesen sind, weil das Ausmass an Schäden und Leid ihre Kräfte übersteigt. Selbst Aussenstehende fordern sie zu solch aussergewöhnlichen Anstrengungen heraus, dass man diese insgesamt als Bewältigung bezeichnet. Von den Historikern allerdings wurden sie lange Zeit ignoriert. Sie galten als Naturereignisse, die für die menschliche Geschichte nicht in Betracht gezogen und getrennt

davon in Naturwissenschaft und Technik erforscht wurden, wie *Christian Pfister*, Professor für Geschichte an der Universität Bern, feststellt. Im vorliegenden Sammelband veröffentlicht er 16 Artikel, die seit 1996 in Seminarien erarbeitet, anschliessend vertieft und mit Beiträgen von Ingenieuren und Naturwissenschaftlern ergänzt worden sind.

Einzelnen untersucht wurden Bergstürze (Yvorne 1584, Plurs 1618, Goldau 1806, Elm 1881), Hochwasser (1834, 1868, 1997), Lawinen (1951) und ein Erdbeben (Freiburg 1994). Zu Themen wie Bannwald, Brandversicherung, Lawinen- und Hochwasserschutz sind die konzeptuellen Entwicklungen dargelegt. Ihnen vorangestellt hat der Herausgeber eine definitorische Analyse von Naturkatastrophen im Hinblick auf einen historischen Längsschnitt über die Neuzeit. Zum Schluss vergleicht er synthetisch-erzählend die verschiedenen Strategien zur Bewältigung und zeigt die gesellschaftlich-politischen Folgen auf. So sind Solidarität und Prävention die heute geltenden Prinzipien. Pfister weist dies für die Schweiz der letzten 200 Jahre anhand der nationalen Integration, der aufkommenden (Gebäude-)Versicherungen, der Spendenaktionen und der Hilfe zugunsten des Auslands nach.

Trotz fragmentarischer Grundlagen entsteht ein kohärentes Bild der Katastrophenbewältigung. Sie steht in Wechselwirkung mit Staatsform, Stand der Technik, Medien und vorherrschendem Weltbild. Wenn heute die Massnahmen zeitlich eingeteilt werden in Akutphase, Räumung und Wiederaufbau, so ist dies ein Merkmal des Übergangs von einer magisch-religiösen zur wissenschaftlich-technischen Grundhaltung, wobei frühere Meinungen weiterhin latent mitwirken. So wird in den Briefwechseln bei *Albrecht von Haller* (1708–1777) über die Viehseuchen, Pest und Hungerkrisen mit naturwissenschaftlichem Interesse geschrieben, während Erdbeben und Überschwemmungen als Gottesstrafe gedeutet sind. Dieser Prozess ist nicht abgeschlossen. Pfister zeigt an verschiedenen Beispielen, dass es sogar katastrophale Ereignisse brauchte, bis zukunftsweisende Massnahmen getroffen wurden, und er zählt sie zum «Salz der Modernisierung». Das vorliegende Buch vermag nicht nur verschiedene Disziplinen zusammenzuführen. Ebenso erfreulich ist die Tatsache, dass es als ein Zeichen von landesweiter Solidarität in deutscher und französischer Fassung gleichzeitig herausgegeben werden konnte.

Bruno Meyer, Zug

Planck, Max: **Vorträge, Reden, Erinnerungen.** Hrsg. von Hans Roos und Armin Hermann. Berlin, Heidelberg usw., Springer, 2001. 224 S., Faks. € 34.95; SFr. 54.50. ISBN 3-540-41274-3.

Max Planck gilt als der Vater der Quantenphysik. Im Jahre 2000 feierte die wissenschaftliche Welt «100 Jahre Plancksches Wirkungsquantum und Plancksche Strahlungsformel». Seinerzeit begann die Entwicklung der Quantentheorie, die die theoretische Physik des 20. Jahrhunderts so sehr prägte und von grosser Bedeutung für die Diskussionen rund um die Probleme eines naturwissenschaftlichen Weltbildes war und ist.

1949 erschienen in 5. Auflage die *Vorträge und Erinnerungen* von Max Planck, und bis 1979 wurde dieses Werk als reprographischer Nachdruck von der Wissenschaftlichen Buchgesellschaft Darmstadt weiter veröffentlicht. Hans Roos, der Ver-

walter des Planckschen Nachlasses, und Armin Hermann, der bekannte Wissenschaftshistoriker, sind nun die Herausgeber der vorliegenden Ausgabe, die zum Teil auf der erwähnten Veröffentlichung von 1949 beruht, sich aber doch wesentlich davon unterscheidet.

Das Buch ist in zwei Abteilungen gegliedert: «Geschichte der Physik, Erinnerungen» und «Physik und Erkenntnistheorie». Die erste Abteilung enthält u.a. Plancks «Nobelvortrag» von 1920 und seine «Wissenschaftliche Selbstbiographie». Auch in den Vorträgen der zweiten Abteilung wendet sich Max Planck an ein breites Publikum und behandelt Themen wie «Dynamische und statistische Gesetzmässigkeit», «Religion und Naturwissenschaft» und «Scheinprobleme der Wissenschaft». Die Klarheit und Verständlichkeit der Planckschen Überlegungen vermögen auch heute noch zu beeindruckend sind, im besten Sinne, populärwissenschaftlich. Die zusätzliche Aufnahme von Max Plancks Leibniz-Vortrag aus dem Jahre 1935 und des Beitrages von Lise Meitner «Max Planck als Mensch» sind sicher ein Gewinn. Weniger vermag A. Hermanns abschliessender Essay «Max Plancks wissenschaftliche Leistung» zu überzeugen. Wie da gleich zu Anfang das Problem der Willensfreiheit in wenigen Zeilen abgehandelt wird – ein Thema, dem sich Max Planck in seinem Aufsatz «Vom Wesen der Willensfreiheit» sehr viel sorgfältiger und tiefgründiger zuwendet –, das vermag nicht zu befriedigen. Sympathisch berühren die drei Faksimile am Anfang des Buches, ein Brief von M. Planck an H. Hertz sowie zwei Kondolenzbriefe an Marga Planck von A. Einstein bzw. E. Schrödinger.

Der interessierte Leser wird ein Personenregister vermissen und ausserdem gelegentlich ein Minimum erklärender Anmerkungen. Beispielsweise fehlen knappe biographische Angaben über Lise Meitner. Auch ist zunächst nicht ersichtlich, was die Überreichung der Planck-Medaille an den französischen Physiker L. de Broglie mit Plancks 80. Geburtstag zu tun hat (s. Seite 73 «Zum 80. Geburtstag von Max Planck ...»). Max Plancks schwierige Situation während der Herrschaft der Nationalsozialisten in Deutschland – von L. Meitner in ihrem Beitrag angesprochen –, hätte ebenfalls kommentiert werden müssen, mindestens mit dem Hinweis auf heute verfügbare Arbeiten zu dieser Thematik. Dem gediegen aufgemachten Band ist jedenfalls eine breite Leserschaft zu wünschen.

Herbert Funk, Zürich

Vanja, Christina; Siefert, Helmut (Hgg.): **«In waldig-ländlicher Umgebung ...»**. Das Waldkrankenhaus Köppern: von der agrikolen Kolonie der Stadt Frankfurt zum Zentrum für Soziale Psychiatrie Hochtannus. Kassel, Euregio Verlag, 2001. 334 S. Ill. (Historische Schriftenreihe des Landeswohlfahrtsverbandes Hessen; Quellen und Studien, 7). € 23.90. ISBN 3-933617-08-1.

Das Zentrum für soziale Psychiatrie Hochtannus GmbH geht auf eine der ersten bauerlichen Kolonien zur Therapie von Alkoholikern zurück. Die 1901 bei Köppern im Taunus eröffnete Filiale der Frankfurter «Anstalt für Irre und Epileptische» wurde bis 1913 zu einer Nervenheilstätte ausgebaut. 1934 erfolgte die Umwandlung in eine Pflegeanstalt für alte Menschen als Hospital zur Hilfe bestimmt. 1943 wurde es zum Ausweichkrankenhaus für das zerbombte Frankfurt und durch Barackenbauten erweitert. Die Krankenhaussonderanlage «Aktion Brandt» beteiligte sich bis Kriegs-

ende an den «NS-Euthanasie Morden» an kranken und alten Menschen. Das äusserst interessante und vielseitige Buch enthält 25 mehr oder weniger ausführliche Einzeldarstellungen, wobei die Auseinandersetzung mit der nationalsozialistischen Vergangenheit einen breiten Raum einnimmt.

Das Krankenhaus erhielt 1967 seine ursprüngliche Bestimmung als psychiatrische Einrichtung zurück. Neben der interessanten Darstellung der Entwicklung der Krankenhausgeschichte – später der Fachkliniken für Psychiatrie und Psychotherapie Köppern und Frankfurt am Main sowie einer geronto-psychiatrischen Tagungsstätte – enthalten einzelne Kapitel auch ihre Prägung durch Darstellung einzelner Arztpersönlichkeiten. So erfährt man interessante Details über Alois Alzheimer (1864–1915) und das Alkoholproblem um die Jahrhundertwende. Um 1901 ist der Gelehrte mit der ersten Patientin mit präseniler Demenz zusammengetroffen. Diese Krankheit wurde etwa 50 Jahre später als Alzheimersche Erkrankung wohlbekannt. So betrieb der Psychiater nebenbei histologische Studien zum Beweis dieser Erkrankung. Im weiteren musste er sich mit dem Aufbau der Anstalt für Alkoholranke befassen. 1903 verliess Alzheimer Frankfurt, um Emil Kraepelin über die Zwischenstation Heidelberg an die psychiatrische Klinik in München zu folgen. Ein weiterer Beitrag befasst sich mit den Kriegszitterern in Köppern während des Ersten Weltkrieges. Das grosse Problem entstand durch den Wandel der Euphorie zur viel elementareren Erfahrung des massenhaften Sterbens. Etwa 2 Millionen deutsche Soldaten fielen im Ersten Weltkrieg. Es blieb nur diese Heroisierung des Todes. Die Ärzte versuchten in verschiedenen Therapieansätzen, die Kranken zu heilen, wobei vor allem Hysterie und Neurasthenie behandelt wurden.

Im weiteren folgt ein Kapitel mit einigen Hinweisen auf die Ärzte, die die Anstalt prägten. Dazu gehören Emil Sioli (1852–1922), Max Meyer (1884–1957), F. E. Otto Schultze (1872–1950) und Friedrich Rothschild (1899–1995). Emil Sioli entwickelte ein sozialpsychiatrisches Konzept. Max Meyer war eher Wissenschaftler. F. E. Otto Schultze versuchte eine Integration eines psychologisch-empirischen Ansatzes. Rothschild zeigte sich mit seinen holistischen Aussagen einer ganzheitlichen Theorie verbunden. Im Kapitel «Köppern als Alters- und Siechenheim und die «Aktion Brand» 1943–1945» wird die zweite «Euthanasiephase» der Anstalt analysiert, wo u.a. Patienten mit überdosierten Medikamenten ermordet wurden, wo aber auch eine Vielzahl – besonders älterer Menschen – durch Behandlungsverweigerung und Nahrungsentzug zu Tode gekommen sein dürfte. Ein weiterer Autor setzt sich dann mit der nationalsozialistischen Vergangenheit auseinander, worin oben erwähnte Tatsachen bestätigt werden. Abschliessend wird der allgemeine Strukturwandel zu einem psychiatrischen Krankenhaus und zur Fachklinik erwähnt. Insgesamt ein interessantes, zum Nachdenken anregendes und mit vielen Informationen dokumentiertes Buch.

Alfred Gubser, Zürich

Vollmuth, Ralf: **Traumatologie und Feldchirurgie an der Wende vom Mittelalter zur Neuzeit**. Exemplarisch dargestellt anhand der «Grossen Chirurgie» des Walther Hermann Ryff. Stuttgart, Steiner, 2001. 352 S. Ill. (Sudhoffs Archiv, Beiheft 45; zugl. Habil.-Schr. Univ. Würzburg, 2000). € 44.-. ISBN 3-515-07742-1.

A l'origine du livre de Ralf Vollmuth se trouvait le projet d'une étude comparative entre l'ouvrage de Walther Hermann Ryff intitulé *Die gross Chirurgie oder vollkommene Wundtartzenei*, paru en 1545 à Frankfurt am Main, et d'autres sources contemporaines portant sur le même thème de la traumatologie et chirurgie de guerre. Le livre de R. Vollmuth servira finalement d'ébauche à une éventuelle étude comparative en présentant uniquement, de façon détaillée et souvent analytique, la *Grande Chirurgie* de Ryff.

Peu de travaux ont porté sur l'œuvre incroyablement large de ce savant du XVI^e siècle, ayant publié plus de deux cents titres touchant également à d'autres domaines que la médecine et réédités pour certains jusqu'au XVIII^e siècle, mais dont l'attribut de plagiaire a accompagné la carrière jusque dans l'historiographie actuelle. Il est vrai que, dans la *Grande Chirurgie*, Ryff s'inspire des traités chirurgicaux de son temps ainsi que des autorités médicales de l'Antiquité; il ne propose pas d'innovations ou de méthode originale. Mais ses remaniements et indications complémentaires font de son ouvrage, selon R. Vollmuth, moins un plagiat qu'une vaste compilation offrant l'avantage d'être très représentative des théories et pratiques chirurgicales au sortir du Moyen Age et à l'aube des Temps modernes; il compte en outre parmi les premiers traités spécialisés en langue vernaculaire allemande qui connurent une large diffusion chez les médecins et les profanes.

C'est par un exposé illustré et commenté des instruments chirurgicaux, témoignant des pratiques de l'époque, que R. Vollmuth introduit le contenu de la compilation de Ryff. Suit un impressionnant catalogue, sur plus de quatre-vingts pages, des produits médicamenteux à base de matières végétales, minérales et animales, classés par R. Vollmuth sous la forme d'un index alphabétique signalant toutes les occurrences ainsi que les variantes lexicales apparaissant dans la *Grande Chirurgie*, puis à nouveau répertoriés pour la plupart dans une liste énonçant ce qui pourrait correspondre à leur posologie (composants, emplois, effets). La thérapeutique des blessures fait l'objet de la seconde moitié du livre, s'ouvrant sur des considérations générales d'une chirurgie traditionnellement basée sur la pathologie humorale, pour aborder ensuite les traitements différenciés selon les lésions des diverses parties du corps: des recettes d'onguents détaillées accompagnent les nombreux types de pansements, saignées, purgations, diètes, etc. Le tout dévoile une compréhension du corps plus proche de la nôtre qu'on ne s'y attendrait.

Selon R. Vollmuth, l'originalité de sa présentation résulte dans la transformation de la structure originelle de l'ouvrage de Ryff, dont les articulations ont été réorientées en regard des traités de chirurgie actuels, permettant notamment d'éviter les chevauchements et les répétitions du texte de base. Bien que celles-ci ne soient pas totalement absentes de l'exposé final de l'historien, sa relecture exhaustive de la *Grande Chirurgie* offre une source digne d'intérêt pour une histoire des usages chirurgicaux au commencement des Temps modernes.

Mariama Kaba, Genève